

Nadège Langbour, *La littérature de jeunesse contre le harcèlement scolaire, développer l'empathie pour prévenir le harcèlement*, L'Harmattan, 2024, 130 p., 16 euros.

« Que peut la littérature de jeunesse ? Que peut la littérature de jeunesse face à une école qui souffre et laisse souffrir ? [...] Que peut la littérature de jeunesse pour une école minée par le harcèlement scolaire ? Elle peut beaucoup » (p. 123-124).

Nadège Langbour, déjà auteure de plusieurs ouvrages remarquables dans le même domaine (par exemple *Littérature de jeunesse : la construction du lecteur*, ou encore *Modèles et contre-modèles de l'enseignant dans la littérature de jeunesse*), propose ici une réflexion motivée et documentée sur un fléau qui pourrit la scolarité de nombreux élèves et, pourrait-on ajouter, l'exercice professionnel de certains enseignants. Elle témoigne, à travers ce qu'on nomme les *school bullying stories*, du surgissement de plus en plus prégnant de romans consacrés à la souffrance des cours de récréation, où de jeunes bourreaux s'arrogent le droit de torturer, d'humilier et de harceler leurs camarades... Mais l'auteur ne cache pas que ces mêmes « petits durs » sont souvent ceux qui, en classe, empoisonnent le rapport pédagogique en menant un chahut insidieux, contre lequel les enseignants sont presque aussi démunis que les élèves en but au harcèlement : « Le professeur chahuté ressemble par bien des aspects à l'élève victime d'intimidation : il subit une violence faite de répétitions de la part d'un groupe et, comme la cible des brimades, il se retrouve dans l'impossibilité de se défendre par lui-même. » (Bellon, Gardette et Quartier, *Harcèlement scolaire, le vaincre c'est possible*, cité p. 50).

Ce n'est pas par hasard si les deux préfaceurs, Nathalie Prince pour l'avant-propos et Claude Bisson-Vaivre pour la préface proprement dite, font résonner aussi bien la parole maladroite, voire incapacitée de l'institution (« verbatim »), que les noms réconfortants et toniques des écrivains de littérature de jeunesse, qui se sont emparés de cette brûlante question, et qui s'efforcent d'apporter sinon des solutions, du moins des *exempla* pour servir de mode d'emploi à d'éventuelles victimes cherchant dans ces œuvres comment s'en sortir.

Divisé en trois grands chapitres (« La question du harcèlement scolaire dans la littérature de jeunesse », « La littérature de jeunesse comme outil pour prévenir le harcèlement scolaire », « La littérature de jeunesse comme expérimentation de l'empathie », suivis d'une bibliographie, ciblée¹, l'ouvrage de Nadège Langbour s'ouvre sur un magistral rappel de l'arrivée de Charles Bovary dans son collège... Ce n'est pas le seul exemple de harcèlement recensé dans la littérature blanche, puisque nous songeons aussi au roman de Robert Musil, *Les Désarrois de l'élève*

¹ Clairement, et même si une bibliographie ne saurait être exhaustive, nous nous plaisons à identifier les auteures de littérature première comme Sylvie Allouche, Clémentine Beauvais ou Marion Brunet, et en littérature seconde des compagnons de route comme Daniel Delbrassine ou Muriel Tiberghien.

Törless. Mais commencer par le roman de Flaubert permet aussi de ne pas discriminer cette littérature de jeunesse qui ensuite va fournir les principaux cas de figures recensés par ce livre : « Dans les *school bullying stories*, le microcosme scolaire n'est pas assimilé à un lieu d'élevage mais à une jungle au sens propre comme au sens figuré d'un lieu sans foi ni loi » (p. 27). Malgré tout le retentissement que les faits divers les plus terribles connaissent dans notre société (racket, cyber-harcèlement, chantage, lynchage, sextape, suicide...), il faut admettre que nous ressentons une certaine sidération devant l'abondance et la pertinence de la « librairie » consacrée à ce sujet ! N. Langbour a en effet procédé à ce que l'on pourrait appeler une véritable revue de morbidité, dans laquelle nous avons plaisir à reconnaître le roman redoutable de Marion Brunet *Le Rire des hyènes* (autrement dit les élèves d'une classe de quatrième, « des yeux de gosses, des rires de hyènes »), constat implacable d'une cruauté de groupe, maintes fois soulignée par la sociologue Margot Déage².

Mais comme le propos de l'auteur est d'offrir des remèdes et d'ouvrir des pistes, elle ne se cantonne évidemment pas à un constat d'échec, dont pourtant maintes manifestations pourraient illustrer la légitimité : « Le roman *Comme des images* de Clémentine Beauvais met en scène cet engagement empathique des enseignants qui, en dépit de leur volonté d'aider les élèves harcelés, ne parviennent pas à développer une prise de conscience chez les adolescents ni à incarner des adultes référents suffisamment forts et solides sur lesquels les victimes pourraient s'appuyer » (p. 59).

Il ne s'agit pas pour autant d'une lamentation organisée autour d'un fait de société contre lequel rien ne serait possible (« Là, elle nous demande si on sait ce que c'est un stéréotype. Sérieux ! Elle n'a pas remarqué que cette classe est un laboratoire de stéréotypes ? Y a que ça, ici ! Répartis en deux groupes : les populaires et les victimes, avec des sous-variétés dans chaque camp », Gaël Aymon, *Silent boy*, cité p. 28), mais bel et bien d'amener à résilience, par le biais de la fiction, des jeunes gens malmenés, des adultes déboussolés et involontairement démissionnaires, autant que de jeunes harceleurs peu à peu prisonniers de leur statut de petit caïd de cour de récré, si bien que toutes et tous, maltraités et maltraitants, vont trouver de quoi faire le point après la lecture efficiente de ces « fictions pansantes »³.

Pas question non plus pour Nadège Langbour de crier haro sur l'institution scolaire dont sont détaillés les méandres, les complexités et les contraintes légales, qui donnent en effet parfois le sentiment de frapper d'impuissance ceux-là qui seraient le plus à même, dans la doxa populaire, de devoir et de pouvoir

² « Au collège, la réputation définit l'identité et la valeur d'un adolescent » (« Pour que le rire prenne, il faut que le groupe soit insensible à l'élève qui subit l'hilarité. Cette insensibilité est forte au collège, où l'empathie n'est pas la bienvenue. La dérision prime, tout comme le désir d'afficher qu'on est là pour s'amuser. Celui qui ne va pas dans ce sens sera mis à l'écart »), Clémence Mary, *Libération*, 17 mars 2023, [https://www.liberation.fr/ideeset-debats/margot-deage-au-college-la-reputation-definit-lidentite-et-la-valeur-dun-adolescent-20230317]

³ On lira à cet égard l'ouvrage de Victoire Feuillebois et Anthony Mangeon (dir.), *Fictions pansantes. Bibliothérapies d'hier, d'aujourd'hui et d'ailleurs*, Paris, Hermann, 2023.

intervenir : « La démission de l'enseignant [...] devient une porte ouverte pour les harceleurs [...]. À leurs yeux, l'enseignant n'est alors qu'un fantôme ou un fantoche et ils agissent comme s'il n'était pas là » (p. 51). Ce n'est pas si simple, nous disent les nombreux exemples utilisés par l'auteur, ainsi que son propre commentaire ; en effet nous sommes avisés d'un nouveau dispositif nommé programme « PHARE⁴ » chargé de réguler les interactions toxiques parmi les membres du monde éducatif : « Dans la vraie vie, un individu est classé *boloss*, *swag* ou *populaire* selon son physique, sa crânerie ou ses vêtements – donc ses moyens financiers. Petit et moche, c'est boloss direct » (Arthur Ténor, *Je suis boloss mais je me soigne*, cité p. 28).

Qu'il s'agisse de l'intime ou du public, ces nouvelles dispositions, ici détaillées par Claude Bisson-Vaivre sont multiples éclairées par les treize ouvrages principaux dont Nadège Langbour, à l'aide de fiches pédagogiques détaillées, analyse les mécanismes et les messages d'encouragements et de positivité. Elle ne contente donc pas d'une sorte de présentation juxtapositive de toutes les œuvres traitant du problème, elle s'efforce aussi d'en montrer à la fois les singularités et les profondes parentés, créant une véritable bibliothèque nutritive et éveillante d'œuvres-ressources propres à rassurer, consoler et instruire (au double sens du procès et de l'éducation) cette zone grise, le harcèlement, peu à peu devenu théâtre de maltraitances sans nombre et de souffrances abyssales – pour les élèves (« Ainsi la souffrance des harcelés dans les *school bullying stories* n'a pas le même effet révélateur que pour les autres personnages d'enfants souffre-douleur que la littérature de jeunesse met traditionnellement en scène », p. 37), comme pour les professeurs (« Ils renoncent ainsi à assumer pleinement leur mission éducative et tombent dans la permissivité, à un point tel que tout observateur extérieur pourrait se demander : où est passé l'adulte ? » (Paul Mbanzoulou, *La violence scolaire. Mais où est passé l'adulte ?*, cité p. 46). On pourrait à la limite être tenté de déchiffrer ce bizutage terrifiant comme une suite d'épreuves qualifiantes, mais N. Langbour nous en dissuade aussitôt, en dénonçant « (...) l'opposition fondamentale entre les héros maltraités des contes de fée et ceux des *school bullying stories*. Ces derniers sont le reflet inversé des premiers, ce qui explique qu'en dépit de leurs aspirations il leur est impossible de se comparer sérieusement à des héros de contes de fées » (p. 43) ; alors bien sûr l'humour des « harcelés », souvent leur seule défense contre les « populaires » tout-puissants, peut faire sourire un bref instant : « Clément, le héros d'Arthur Ténor, se croit, lui, le jouet d'une affreuse malédiction jetée sur lui à la naissance par la fée Caraboloss » (p. 40).

C'est pourquoi, même si au premier regard ce parcours peut s'avérer douloureux, pénible, révoltant (« Reste qu'aujourd'hui le harcèlement scolaire dépasse les murs de l'école. Avec les nouvelles technologies, le harceleur peut poursuivre le harcelé au-delà de l'enceinte scolaire », p. 95)... il faut en passer

⁴ Le programme Phare est un plan de prévention et d'action contre le harcèlement et le cyberharcèlement entre élèves dans les écoles élémentaires, les collèges et les lycées.

par là pour d'une part appréhender l'ampleur suffocante du phénomène, et d'autre part agir de toutes les façons possibles pour endiguer cet empoisonnement permanent, multiscalair, du milieu scolaire par une violence qui ne dit pas son nom, mais qui pourrait par moment ressembler à une forme de fascisme juvénile, allant jusqu'à dénier aux « faibles », aux « différents », le droit le plus élémentaire au bonheur de vivre et au plaisir d'apprendre : « Certains surnoms épingle un trait de caractère ou une caractéristique physique [...] ; d'autres stigmatisent l'exclusion du groupe au nom de la non-conformité de la cible aux standards attendus (« Boloss, Boulet, Tocard, Nul, Chochotte, Loser, Barjot, Triso, Merde, Dégueulis, Vomito, Salope, Pute, Pétasse, Lesbienne ») (p. 102). Le point de vue du harceleur – en l'espèce, une harceleuse – n'est pas absent (même s'il attire moins la lumière, tant on a l'impression de le/la connaître par cœur) : « Le roman *La meute* d'Adèle Tarielle montre d'ailleurs l'efficacité d'une telle démarche ; dans ce roman Léa fait partie du groupe des harceleurs qui font vivre un enfer à leur professeur d'histoire-géographie. [...] « Jamais tu n'as ressenti de peine, d'empathie pour cette homme ? si ça avait été ton père ? » Saisie par le remords et la honte, elle œuvre alors pour réparer ses torts en témoignant des violences auxquelles elle a participé en acceptant les sanctions et en présentant ses excuses à l'enseignant harcelé » (p. 106-107).

Alors, aller au collège la boule au ventre ne devrait plus, après la lecture de cet ouvrage que je n'hésite pas à qualifier d'indispensable, être une option, ni pour le prof chahuté, ni pour l'élève humilié : « C'est un livre qui montre de quoi la littérature de jeunesse est capable et de quel bois elle se chauffe. (...) C'est un livre qui lit, entre autres, les auteurs français, à commencer par Clémentine Beauvais (...). Autant dire de grands écrivains » (Nathalie Prince, p. 7-8).

Isabelle-Rachel Casta